

Pour citer ce texte : Séminaire de réflexion Isaac Joseph, 2007. « L’empreinte d’Isaac Joseph. Explorations croisées ». In : Céfaï D., Saturno C., (Dir.), *Itinéraires d’un pragmatiste. Autour d’Isaac Joseph*. ed. Economica (coll. Etudes Sociologiques), Paris, 185-201.

L’empreinte d’Isaac Joseph. Explorations croisées.

Séminaire de réflexion Isaac Joseph¹

Il y a un paradoxe à évoquer *la* sociologie d’Isaac Joseph. Plus qu’il ne plaidait pour une discipline, il rappelait sans cesse l’urgence à *faire* de la sociologie. Notre contribution entend ainsi présenter comment nos recherches doctorales puisent dans la richesse des pistes de réflexion et d’analyse ouvertes par sa pensée. Ce texte est au croisement de nos différents cheminements. Sa rédaction ne fut pas l’occasion d’une entreprise de mise en cohérence de son enseignement. Elle traduit au contraire notre volonté de constituer un témoignage commun à partir d’expériences diverses, par une série d’alignements locaux.

C’est dans les enseignements qu’Isaac Joseph tirait de son analyse de l’expérience du citadin et des interactions en milieu urbain, dans la continuité de l’école de Chicago, que nous avons trouvé les principes communs sur lesquels nous rejoindre. En particulier, l’idée que l’intelligence du monde social est celle des acteurs, avant d’être le produit de l’activité du chercheur, oblige à une attention au terrain, à un regard patient, méthodique, inventif. Reprenant couramment le mot de Goffman – ne pas traiter les situations comme « la cousine de province »², Isaac Joseph nous invitait à placer leur étude au coeur de notre travail, comme le moyen d’une sociologie exigeante, soucieuse de la diversité des vocabulaires employés. Leur description, reconnue comme activité scientifique de plein droit, n’est pensée ni comme résultat ni comme but mais comme point de départ nécessaire de l’enquête. Le sociologue est de la sorte sommé d’entrer dans la place, laquelle devient elle-même objet d’étude. Observant, décrivant, cette microsociologie attentive à l’écologie des situations n’a pas « vocation à

¹ Par Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Frédérique Chave, Arnaud Hédouin, Sonja Kellenberger, Eloi Le Mouël, Claire Magimel, Muriel Paupardin, Yann Renaud.

² I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie*, Paris, PUF, « Philosophies », 1998, p.12.

rapetisser la discipline, à se limiter à des “configurations ponctuelles”, à fournir des vignettes illustratives aux logiques structurales ». Et de préciser : « Je pense au contraire qu’elle approfondit et surdétermine le jeu des structures, qu’elle élargit le souci du chercheur »³.

Ces dernières années, Isaac Joseph trouvait dans la relecture des premiers pragmatistes américains matière à développer cette démarche sociologique et sa puissance heuristique. Cette circulation entre philosophie pragmatiste et approche microsociologique donne ainsi à la recherche de terrain les moyens d’extraire « les grands enjeux des petites situations » et précise la posture méthodologique du chercheur. Les notions d’« épreuve », d’« enquête », et de « communauté des explorateurs » qu’il nous présentait, permettent en particulier d’ancrer l’activité sociologique dans l’expérience ordinaire de tout un chacun. Dans un monde « toujours en train de se faire », caractérisé par la densité et la publicité des interactions urbaines, l’exposition à des situations problématiques est une épreuve commune, que chacun s’emploie à surmonter quotidiennement, parfois de manière inédite. De l’embarras jusqu’au débat de société, le trouble qui naît de la coexistence engage constamment des processus d’interprétation, d’intervention et de réparation, qui témoignent de la créativité de l’acteur social.

Les pages qui suivent témoignent des façons dont ces perspectives sont présentes au sein de recherches en cours. Elles traduisent l’influence de la pensée d’Isaac Joseph sur nos manières d’aborder les acteurs, de repérer les ressources écologiques dont ils disposent, en somme, de travailler des terrains.

³ I. Joseph, « La notion de public : Simmel, l’écologie urbaine et Goffman », in D. Céfai et D. Pasquier (éds.), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, PUF, 2003, p. 332.

Section 1. Pour une sociologie pragmatiste des activités

Par Alexandra Bidet et Manuel Boutet⁴

Isaac Joseph reprenait à son compte la perspective de Goffman, invitant à laisser les grandes cérémonies confirmatives étudiées par Durkheim pour les petits rituels réparateurs. Loin d'un réductionnisme circonscrivant le champ d'investigation aux situations – lui-même adressait parfois ce reproche à l'ethnométhodologie, il voulait « tirer les conséquences anthropologiques de cette densité [du milieu urbain] sur le lien social et sur la manière de le représenter »⁵. Or les notions d'« effervescence » et de « représentations collectives », forgées face au fait religieux, ne pouvaient conduire la sociologie jusque dans la ville : l'indifférence, le malaise, l'embarras, ne semblent à travers leur prisme que des échecs du lien social.

Repérer cette continuité de la démarche sociologique permet de comprendre que la microsociologie n'est pas un niveau d'analyse auquel il s'agirait de se limiter. Par-delà le pôle contemporain des sociologies pragmatiques, Isaac Joseph engageait récemment un retour vers les pragmatistes américains, de W. James et C. S. Peirce à G. H. Mead et J. Dewey, comme pour ressourcer le pouvoir de « parasitage » de l'approche écologique et de la notion de public⁶, face aux sociologies de l'identité, des dispositions collectives, ou même des types d'engagements, qui laissent peu ou prou échapper la « plasticité généralisée des formes ». À côté des ordres de discours, les contextes et les scènes sont les indispensables appuis d'une connaissance procédant par incongruité, saisissant les individus et les formes sociales dans leur *genèse* et leur *pluralité* – à travers « le regard, nécessairement impertinent, des situations »⁷.

Comment rendre compte des tâtonnements avisés des ingénieurs découvrant les premiers téléphones, du dépanneur face à un ordinateur, ou encore du machiniste-receveur

⁴ Alexandra Bidet (seule des co-auteurs à ne pas avoir été inscrite en thèse avec Isaac Joseph, mais François Vatin) étudie dans sa thèse les enquêtes ordinaires des ingénieurs des télécommunications et celles des agents de supervision du trafic téléphonique, dans le cadre d'un retour sur le statut de l'action en sociologie du travail. Manuel Boutet travaille pour sa part sur les prises en main et la construction de l'« ordinateur personnel », à partir de situations de dépannage et de jeux en ligne.

⁵ I. Joseph, « L'univers des rencontres et la vulnérabilité des engagements », *Les cahiers de philosophie*, n°17, « Le philosophe dans la cité », 1993.

⁶ « Dès lors que le sociologue se donne cet objet qu'est un public il peut prétendre parasiter tous les champs, tous les domaines ». Cf. I. Joseph, « La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », *op. cit.*

⁷ I. Joseph et L. Quéré, « L'organisation sociale de l'expérience », *Futur antérieur*, 1993.

dont le temps est irrévocablement partagé⁸ ? En examinant leurs façons de s'orienter, de s'y retrouver et d'éviter les collisions – tant sous l'angle cognitif que pratique, nos recherches engagent une lecture de l'approche écologique des activités.

Dans l'introduction de *La pensée sauvage*, C. Lévi-Strauss oppose le « bricolage » à la maîtrise de l'ingénieur⁹. Le bricolage est défini en creux comme un déficit de pensée : lorsque l'on fait « avec les moyens du bord », le résultat est contingent, la pensée reste soumise au monde. Si cette vision correspond bien aux aveux d'incompétence des acteurs, le risque est grand de réduire la connaissance au seul savoir légitime. Plutôt que de bricolage, Isaac Joseph préférerait parler de « l'opportunisme méthodique » des personnes aux prises avec leur activité¹⁰. La connaissance ne s'avance plus alors comme la représentation adéquate d'un objet par un *sujet* connaissant, mais comme une exploration active du monde, par un individu « en train de se faire » : le procès sans fin de l'enquête désigne une connaissance « déambulatoire », procédant pas à pas, ancrée dans un corps agissant et dans un monde en mouvement¹¹.

De la nostalgie du contact au fil d'Ariane du passant

Face à l'expérience urbaine, celle du passant, la nostalgie de la maîtrise est aussi inutile que son corollaire, la nostalgie du contact, qu'il s'agisse du contact avec les autres ou avec les choses. D'une part, l'indifférence civile est essentielle au citadin ; il s'agit de ne pas empiéter sur le domaine d'autrui, alors que l'attention à l'autre est permanente et inévitable, ne serait-ce que pour se garder des collisions et des agressions¹². D'autre part, la ville est le lieu cosmopolite par excellence : les rapports de circulation dessinent les linéaments pratiques d'un « droit au passage » limitant, sinon interdisant, l'appropriation. Or la nostalgie du contact, familière au sociologue du travail ou des techniques, n'adresse pas seulement ses reproches amers à la ville, mais à la rationalisation du monde moderne dans son ensemble. Chaque nouvelle technique, ou nouvelle « action à distance », est aisément investie de *pathos*.

⁸ I. Joseph, « Le temps partagé : le travail du machiniste receveur », *Sociologie du travail*, n°1, 1992.

⁹ C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

¹⁰ Isaac Joseph décrit en termes d'« opportunisme méthodique » le déplacement des usagers au sein d'une gare. Il dépeint une activité perceptive soucieuse d'un « calcul suffisamment confortable pour me donner le loisir de flotter » et « suffisamment pertinent pour me déplacer sans encombres ». Cf. I. Joseph, « Ariane et l'opportunisme méthodique », *Annales de la recherche urbaine*, n°71, 1996.

¹¹ On ne peut manquer de souligner le lien, via G. Deleuze, avec la pensée simondonnienne de l'individuation, invitant à renoncer au primat de l'individu constitué pour la description de sa genèse continuée à travers un milieu. Cf. G. Simondon, *L'individuation psychique et collective*, Paris, Aubier-Montaigne, 1989 (1958).

¹² L'analyse goffmanienne de la « *civil inattention* » se déploie en particulier dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, tr. fr. Paris, Editions de Minuit, 1973 (1963).

L'approche écologique des activités, avancée par Isaac Joseph, invite au contraire à comprendre la continuité des activités aux prises avec ces montages compliqués. Le sentiment du lien à l'autre ou de l'action sur la matière ne s'éprouve pas dans le contact, mais dans la circulation – nous dirons la *continuité du mouvement*.

Contrairement à l'idéal de maîtrise, la circulation ne suppose pas une perception globale, l'impossible transparence de l'espace de travail, mais la production et la perception constante d'un *fil directeur*¹³. Pour le dépanneur à domicile, la notion d'ordinateur est un tel fil. Son travail consiste en effet à s'orienter, en regardant la machine même inerte comme un « ordinateur », et en trouvant toujours à se diriger après chacun de ses essais, heureux ou malheureux. Son exploration s'éprouve comme une circulation à la surface de l'ordinateur, cette surface pleine de plis et de recoins.

Des appuis de l'action au mouvement de l'enquête

Qu'elle soit pensée depuis l'expérience fondatrice du migrant (Thomas), ou de la conversion religieuse (James), la capacité à « adhérer au monde » fraie toujours avec la tragédie, sans jamais en franchir le pas¹⁴. En effet, prêter attention à l'ancrage écologique des activités, c'est explorer la *genèse* de la capacité d'action des personnes. Les ingénieurs des télécommunications, tout au long du développement du réseau téléphonique, rencontrent plusieurs fois des phénomènes qu'ils ne peuvent ni ignorer, ni calculer au moyen des modèles disponibles. Comme le dépanneur d'ordinateur au domicile du requérant, ils font face au risque de ne rien pouvoir faire.

En explorant « ce que la circulation et la locomotion font à la communication », à la socialisation, Isaac Joseph convie à étudier les enquêtes qui tissent l'engagement des personnes dans l'activité : entre aisance et perplexité, assurance et vulnérabilité, ennui et créativité. L'expérience urbaine constitue ainsi un modèle pour l'analyse : les « problèmes d'orientation et de repérage » sont centraux pour l'usager des « lieux-mouvements », soucieux de maintenir parmi ces dédales « la continuité du trajet dans ses détours et ses ruptures »¹⁵.

¹³ La description de l'activité perceptive et motrice des usagers d'une gare déploie les « lieux-mouvements » comme des « espaces de travail ». *Op. cit.*

¹⁴ « C'est une tragédie de moins pour le sociologue. Les individus perdus sont en fait des êtres sociaux attachés de mille manières que la sociologie ne sait pas voir et qu'elle rend orphelins par défaut d'analyse ». Cf. I. Joseph, « Pluralisme et contiguïtés », in D. Cefaï et I. Joseph, *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Paris, Editions de l'Aube, 2002.

¹⁵ I. Joseph, « Ariane et l'opportunisme méthodique », *op. cit.*

La philosophie pragmatiste de la croyance et de l'enquête bouscule une sociologie des appuis conventionnels de l'action, en préférant aux *formes* de coordination de l'action les « sollicitations propres à l'univers confus de la densité et de l'occasion ». Si le sens, les signes et les conventions surabondent dans la ville, on comprend alors que l'efficacité et la cohérence de l'action y engagent autant un mouvement d'enquête que des appuis conventionnels : « L'expérience du migrant dit en termes de langages, de pratiques et de référents culturels ce que l'expérience du citoyen confirme et ce que l'expérience de la coopération dans le travail développe : nous vivons dans un univers de bribes, nous agençons des répertoires plus que nous calculons notre propre intégrité ou l'intégrité d'un système »¹⁶.

Une économie de l'engagement dans l'activité

L'héritage pragmatiste déplace la focale vers la *dynamique* de l'enquête ordinaire, et ses processus d'organisation de l'attention. Une fine économie de l'engagement traverse les activités de travail, qu'il s'agisse du machiniste-receveur négociant entre des rôles ambivalents, ou de l'agent de supervision du trafic téléphonique cherchant à garder prise sur le réseau. Chacun des rôles du machiniste-receveur – « agent de conduite », « agent de contrôle », « agent de service » – engage des formes singulières de cadrage et d'objectivation de l'expérience. De même, « afflux d'appels », « abonnés pollueurs », « MIC bouclés », etc., désignent pour l'agent de supervision autant d'espaces de problèmes ancrés dans l'écologie de cette activité.

La compréhension du *travail* du passant, entre flottement et focalisation, vigilance et routine, suppose une attention fine au mouvement, à la dimension immédiate et sensible de l'expérience propre à la motricité humaine. Du travail du passant au travailleur *comme* passant, le travail se redéploie comme un accomplissement pratique : l'espace de travail est un espace de *circulation* où se construisent des engagements. Les guides pour l'attention dont dispose l'agent de supervision dans son activité de surveillance du trafic, sont les produits d'une exploration permanente par laquelle il se fraie des prises sur ce monde mouvant. Et si le machiniste parvient à combiner en temps réel ses trois rôles, c'est en restant toujours en bordure de cadre, en marchandant sa disponibilité, en ménageant autant que possible ses implications : laconisme, évitement, etc., constituent les ressorts de son attention distribuée.

¹⁶ I. Joseph, « Pluralisme et contiguités », *op. cit.*

Dans *Le Passant considérable*, Isaac Joseph repousse la figure de l'insomniaque au profit de celles du somnambule et du flâneur. Le sociologue présente fréquemment les traits de l'insomniaque, chérissant l'introspection, plein d'inquiétude, volontiers inquisiteur. Isaac Joseph rejette cette figure du « sociologue en crise » pour privilégier l'attention au détail et à la genèse des formes. Il met en avant l'œil ouvert et accueillant du flâneur, et la désinvolture du somnambule, s'adaptant aux circonstances comme elles viennent, sans trop y penser. Le sociologue, à la suite du passant, se ferait en somme somnambule, « un être pragmatique au sens de W. James. Il a renoncé à recueillir le sens : il le sait d'avance en excès, il parie sur la prolifération infinie des associations entre les idées et entre les hommes, sur la profusion qualitative des formes, quelle que soit leur précarité »¹⁷.

Section 2. Cadrage et vulnérabilité de l'expérience hospitalière

Par Frédérique Chave et Arnaud Hédouin¹⁸

« Il y a au cœur des civilités urbaines, un travail de reprise (de recadrage) et de “réparation” qui peut s'interpréter d'une part comme un rituel négatif destiné à réparer les offenses réelles ou virtuelles liées à la vulnérabilité des territoires de chacun et, d'autre part, comme un langage du corps, constitué de “segments transactionnels” (A. Kendon) destinés à engager la conversation ou distribuer son attention dans un milieu de relations denses ou disparates »¹⁹.

Généalogie d'une recherche commune

L'activité hospitalière et l'expérience de ses acteurs peuvent s'analyser de maintes façons. De nombreux travaux ont investi le champ de la santé sous l'angle des inégalités sociales qui le traversent. Certains tâchent d'identifier les aspects internes qui perturbent la qualité des soins apportés aux patients, tandis que d'autres, plus détachés d'une approche opérationnelle, achoppent aux grandes questions de société relatives à l'exclusion, au racisme ou à la précarité. Dans cette perspective, le terme de vulnérabilité s'emploie de plus en plus

¹⁷ I. Joseph, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*, Paris, Méridiens, 1984, p. 14.

¹⁸ La thèse de Frédérique Chave étudie la construction sociale de l'urgence et de sa prise en charge hospitalière ; celle d'Arnaud Hédouin porte sur la prise en charge des personnes âgées à l'hôpital.

¹⁹ I. Joseph, « L'univers des rencontres et la vulnérabilité des engagements », *op. cit.*, p. 223.

pour désigner des formes de handicaps ou de risques liés à des facteurs sociaux ou à des déterminants sociaux de santé.

Il existe pourtant d'autres manières de déplier les modes de prise en charge et d'accès aux soins. L'observation des interactions au sein de l'institution hospitalière entre patients, entourage et personnel médical peut, en particulier, conduire à définir comme objet d'étude la notion de vulnérabilité, sans pour autant emboîter le pas aux approches qui la rapportent aux inégalités sociales ou à la précarité.

Dans une étude récente²⁰ consacrée à la comparaison de la prise en charge hospitalière en pédiatrie et en gériatrie, coordonnée par Isaac Joseph, nous avons ainsi proposé une autre façon d'aborder cette notion. Tout au long de l'étude, nous soutenions que, s'agissant de deux populations, les enfants et les vieillards, prédéfinies comme « vulnérables » par les services de pédiatrie et de gériatrie, la problématique de la discrimination en matière de vulnérabilité n'avait plus lieu d'être posée. Il nous est en effet apparu que la vulnérabilité, au principe même de la spécialisation de ces services « générationnels », ne pouvait être réduite à l'ordre de la précarité, quand bien même celle-ci pourrait expliquer, voire conforter celle-là.

Pragmatique de la vulnérabilité

Etre patient à l'hôpital, c'est être vulnérable, à quelque degré. Si la vulnérabilité des enfants et des vieillards n'a donc en soi rien d'exceptionnel, les formes qu'elle prend à l'hôpital et les actions qu'elle engage s'avèrent, elles, particulières. La vulnérabilité s'y fonde socialement à travers la définition et la reconnaissance des dispositions qui la déterminent et font qu'un individu sera traité en conséquence.

Lors de ses séminaires, Isaac Joseph nous a fait découvrir d'année en année l'heuristique de l'approche pragmatiste, à travers sa relecture des textes de Dewey, James et Peirce, en particulier. Ces orientations nous semblaient à même de renouveler le regard que nous portions sur les interactions hospitalières. Nous avons donc développé, avec Peirce²¹, l'idée qu'une étude pertinente de la vulnérabilité devait commencer par circonscrire les conséquences supportées par ceux qui se voient ainsi étiquetés.

²⁰ Recherche réalisée en 2003 pour le Programme Sciences Bio-Médicales, Santé et Société, soutenu par le CNRS (SHS-SDV), l'INSERM et la MiRe-DREES.

²¹ C. S. Peirce, «La logique de la science, comment rendre nos idées claires», *Revue Philosophique*, 1878.

Comment la vulnérabilité, c'est-à-dire *ce qui est interprété comme tel et suivi d'effets*, par les patients, les professionnels ou les tiers, intervient-elle en situation concrète ? Sur quels critères interactionnels repose-t-elle ? Sur quelles propriétés spécifiques de l'univers hospitalier s'appuie-t-elle ? Comment les acteurs engagés dans la relation de prise en charge la reconnaissent et l'anticipent-ils ? Autrement dit, comment patients, entourage et professionnels y font-ils face ?

En exportant vers nos horizons l'approche de la « déviance »²² formulée par Becker, on peut concevoir en partie la vulnérabilité comme un jugement porté de l'extérieur par un « *entrepreneur de vulnérabilité* » ayant de surcroît l'autorité de l'expert. Dès lors, les patients peuvent être reconnus vulnérables et soumis à ce régime, quelle que soit leur propre évaluation de leurs besoins. Plus finement, ce parallèle permet d'appréhender les différents degrés et modes de définition des vulnérabilités à l'œuvre dans ce type de services.

Menace et mesures

Dans l'ordre de l'interaction, la vulnérabilité relève d'un régime de *potentialité* qui suppose une *menace* que le sujet ne peut maîtriser. Est donc vulnérable celui qui est susceptible de se trouver en difficulté lorsque sont réunies des circonstances qui actualisent la menace pesant sur lui. Tant que ces circonstances ne sont pas réunies, on dira qu'il est vulnérable, bien que des mesures puissent être prises pour prévenir le danger. Si la menace se réalise, l'individu change de condition. De vulnérable, il devient une personne en crise, malade, accidentée, exclue, etc. Ainsi comprise, la vulnérabilité demeure complexe à définir de manière générique. On peut à meilleur escient, parler de *vulnérabilités* pour souligner qu'elle n'existe que rapportée à un risque particulier et à ses conditions d'actualisation ; ces dernières étant multiples, les vulnérabilités sont plurielles.

Sous cet aspect, les mesures prises par les services en charge de ces patients sont de deux ordres. Ce qui regarde la gestion de la vulnérabilité relève de mesures de *précaution*, tandis que ce qui vise à la réparation de la crise et renvoie au traitement de la morbidité relève de *parades*. Précaution et parades se répartissent ainsi de part et d'autre de l'actualisation effective de la menace.

La difficulté réside dans la superposition, observée dans nombre d'activités médicales, des effets consécutifs aux mesures de précaution et de réparation. L'analyse de la

²² H. S. Becker, *Outsiders*, Paris, Métailié, 1985.

vulnérabilité s'oriente donc d'abord vers les procédures de *reconnaissance* développées par les acteurs de la prise en charge. Elle est ainsi affaire de perception. Or, en matière de perception, la distinction entre les deux régimes semble, pour reprendre une métaphore qu'Isaac Joseph appréciait, rejoindre l'histoire du voyageur dans un train, regardant défiler le paysage, soit dans le sens de la marche (anticipation), soit en sens inverse (enquête).

On est alors conduit à intégrer comme un aspect majeur de l'actualisation de la vulnérabilité basique des enfants et des vieillards, les dimensions non seulement interactionnelles et écologiques, au sens large, mais encore expressives. Dès lors, il s'agit de repérer les signes qui expriment une vulnérabilité et la font interpréter comme telle, les conditions de son émission et de sa reconnaissance, les modes de négociation et d'arrangement qu'elle détermine.

Vers une pragmatique de la prise en charge

Cette orientation d'analyse, centrée sur la manière dont s'imprime, s'exprime et s'actualise la vulnérabilité présumée, ouvre un espace pour l'action au sein des services. Elle engage à penser les attendants de la prise en charge sous l'angle de ce qu'ils produisent, outre le soin, sur chacun et en particulier sur les patients. Il ne s'agit pas de prétendre que ceux-ci n'ont nul besoin de l'arsenal d'anticipations et de précautions qui les attend dans ces services. Mais, face à cette évaluation opérationnelle des risques par ceux qui ont pour tâche de les endiguer, la question demeure des effets de ces suspicions (groupes à risque) et de ces protections sur les patients.

Selon Thomas, « si les hommes définissent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences »²³. Le processus de cadrage hospitalier n'opère-t-il pas, alors, comme un phénomène auto-réalisateur de la vulnérabilité ?

Les récents écrits de Cicourel²⁴ explorant les mécanismes et les contraintes d'ordre cognitif attachés au contexte inférentiel dans le monde médical, rejoignent cette approche. En pédiatrie comme en gériatrie, l'autonomie, les capacités, l'image de soi des patients ne sont-elles pas appelées à se redéfinir dans un environnement interactionnel fondé sur l'anticipation des menaces et centré sur un postulat de vulnérabilité, évaluée, recherchée et palliée ?

²³ W. Thomas, in R. K. Merton, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, A. Colin, 1997.

²⁴ A. Cicourel, *Le Raisonnement médical, une approche socio-cognitive*, Paris, Seuil, 2002.

Section 3. L'accessibilité : un enjeu démocratique

Par Eloi Le Mouël et Claire Magimel²⁵

C'est sans doute à travers sa confrontation à l'univers si particulier de la ville ou du métro parisien, qu'Isaac Joseph a le plus questionné la notion d'*accessibilité*.

L'accessibilité dans la logique du déplacement

Quelles que soient les compétences et les capacités de chacun, l'accessibilité au sens premier et architectural du terme, est un ensemble d'invitations (portes, couloirs, bouches d'entrée, etc.) à s'insérer dans les flux de circulation qui irriguent les villes. Cette insertion permet également de transcender les particularités stigmatisantes de l'individu. Le piéton devient alors un usager qui se conforme à des règles de visibilité, d'exposition de soi, et à des rituels d'évitements souvent intenses. L'accessibilité est ainsi une *ressource à disposition*, une *possibilité d'usage*, mais engendre par essence, dans le cadre de la *co-présence*, une *mise en danger de soi*.

La dramatisation des seuils par la co-présence

L'expérience ordinaire d'un couloir de métro nous révèle combien espace de *communication* et espace de *circulation/représentation* sont interdépendants. L'entreprise gérante a compris la nécessité de l'enquête sociale pour analyser les conséquences des langages qu'elle déploie dans ses espaces, pour en bien gérer les flux. Mais depuis peu, par les voies du Design²⁶, elle ne tente plus seulement de réparer ou ré-assurer, mais de prévenir et d'accueillir (précaution/anticipation), en prenant en compte *la vulnérabilité* intrinsèque de l'usager.

Une vision pragmatiste d'un espace public conduit en effet à l'envisager « comme autant d'espaces de rencontres socialement organisés par des rituels d'exposition ou

²⁵ Eloi Le Mouël travaille sur la culture dans les espaces publics non dédiés (essentiellement le métro parisien) et Claire Magimel sur le handicap et les étudiants handicapés à l'Université, son accessibilité et leurs usages.

²⁶ Isaac Joseph aimait particulièrement à s'en entretenir avec Yo Kaminagai, responsable du Design et des Projets Culturels à la RATP.

d'évitement qui n'ont que peu de choses à voir avec des (...) relations de voisinage »²⁷. L'espace de la station ou le campus universitaire doivent être lus, non comme un tout architectural, mais comme une articulation complexe d'espaces poreux, une chaîne à la fois continue et rythmée par une succession de seuils (ou de drames) perceptifs, psychologiques, sensibles et physiques. L'espace global ne s'envisage ainsi qu'à travers la figure de la mosaïque, allant des espaces connectifs (trémies, escaliers d'entrée, tripodes) aux quais, comme de l'entrée du campus à l'amphithéâtre, à la salle de cours ou au bureau administratif.-

L'accessibilité mesure l'intelligibilité d'un espace public

Pour Isaac Joseph, « l'accessibilité mesure en même temps les qualités d'un espace et les prestations qu'il offre », soit son degré de pertinence et d'intelligibilité²⁸. La *performance* de l'utilisateur, sa capacité à bien utiliser les outils que l'espace met à sa disposition, donc son sentiment de sécurité²⁹, la fluidité de son cheminement physique et intellectuel dépendent ainsi en grande partie des prestations sémiologiques de l'espace, des « prises » immédiates qu'il offre à sa lecture³⁰. Les différents dispositifs favorisant la qualité d'accessibilité sont autant « de modes d'emploi » pour le bon usage d'un espace, d'un service de transport en commun ou d'une institution comme l'université³¹.

Concrètement, les panneaux directionnels³² ou informatifs permettent aux voyageurs de se repérer dans le maillage du métro parisien, d'un campus universitaire ou d'une grande ville et de comprendre le fonctionnement de certains automates (bornes de services, portes manuelles ou automatiques, etc.).

De l'agencement de ces *prises* matérielles ou naturelles, de la *lisibilité de ces énoncés*, dépendent l'autonomie de l'utilisateur et sa capacité à fluidifier son cheminement, à apaiser son comportement³³. Les conséquences de la co-présence, caractérisée par une surconcentration d'individus dans un territoire restreint et la surexposition des épreuves de chacun, sur les interactions quotidiennes des usagers peuvent s'en trouver grandement affectées.

²⁷ I. Joseph, « Reprendre la rue », Introduction in I. Joseph (éd.), *Prendre place, Espace public et culture dramatique*, Colloque de Cerisy, Plan urbain, éditions Recherches, 1995.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ Au sens non pas sécuritaire, mais *du rôle à tenir*, de la « face » goffmanienne plus ou moins menacée.

³⁰ I. Joseph fait notamment référence à J.-P. Thibaud, *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics*, Editions À la croisée, 2002.

³¹ *Prendre place, op. cit.*

³² Plaques de nomenclature, supports de jalonnement.

³³ Apaiser s'entend ici comme une atténuation du trouble de l'expérience, au sens pragmatique du terme.

Un espace démocratique

La théâtralisation des stations de métro par la culture, venant parasiter de façon supposée positive³⁴ les représentations du quotidien, se niche au creux de cette problématique urbaine. Elle nous renvoie à la définition plus large que donne Isaac Joseph de l'espace public, vécu comme « le dispositif démocratique par excellence, la sphère de la publicité au sens de Kant et Habermas, régie par le plaisir « sociable » de parler-ensemble, de converser librement et sans contrainte » et du vivre avec l'autre au-delà des particularités personnelles de chacun³⁵ - autre dimension de la problématique urbaine.

Elle rejoint également en cela les réflexions de John Dewey sur la formation, au sens physique et initiatique, de publics actifs, conscients et engagés par l'expérimentation première et quotidienne d'un espace public, dont la structuration permettrait cette « sphère de publicité »³⁶.

Isaac Joseph, par ses écrits et par la multiplicité de ses sources de savoir, développe une nouvelle perception de l'accessibilité. Là où l'on ne pense qu'à l'agencement du bâti et aux usages fonctionnalisés, il souligne la similarité des drames que peuvent constituer, dans la routine du quotidien, tant la perplexité et l'immobilité d'une personne aveugle cherchant son chemin parmi le flux des passants, que le rejet d'un ticket non valable au tripode d'une station bondée. Il révèle la portée *politique* que renferme cette notion : l'accessibilité mise en scène au quotidien dans les routines des urbains, influe grandement sur la capacité des usagers d'un espace public à interagir, tant avec les lieux, qu'avec leurs semblables et donc sur leurs dynamiques d'individuation³⁷.

³⁴ Elle offre par exemple une alternative au discours non dédié au transport et omniprésent que constitue la publicité commerciale au sein des espaces RATP.

³⁵ Isaac Joseph renvoie à ce sujet aux travaux de D. Schnapper. Cf. notamment *La relation à l'Autre. Au cœur de la pensée sociologique*, Gallimard, 1998.

³⁶ John Dewey, *Le Public et ses problèmes*, (1926/1946) – traduction et préface de Joëlle Zask, in J.-P. Cometti (éd.), *Œuvres philosophiques*, Publications de l'Université de Pau, Fagarro / Editions Léo Scheer, 2003.

³⁷ Dewey emploie le terme d'individuation au sens de formation de l'individu, éveillé au rôle d'acteur de la vie de la cité, par le biais de l'expérimentation quotidienne des espaces publics/politiques. En schématisant, l'accessibilité (vulnérabilité) nourrit le processus d'individuation (expérimentation) qui permet la structuration d'un public (concernement). La vision de l'individuation consistant à opposer une improbable masse à une hypothétique juxtaposition d'individualités n'aurait ici aucun sens.

Section 4. De l'expérience urbaine à l'engagement dans l'espace politique, et retour

Par Sonja Kellenberger, Muriel Paupardin et Yann Renaud³⁸

Interpellé comme « sociologue des portillons du métro », Isaac Joseph répliquait par les ressources du travail ordinaire des parcours citadins : l'accessibilité, la présomption d'égalité, la civilité, les réserves du tact. Fondée sur la reconnaissance d'une intelligence constitutive d'un espace public, qui se trouve bien plus « entre » les gens et les objets que « seulement » dans les têtes et les discours, cette attention fine à l'écologie urbaine permet de décrire l'horizon démocratique inhérent selon lui au caractère public de la vie urbaine. Ainsi, une interaction peut être dite « accessible » quand chacun, dans sa ressemblance et sa singularité, y trouve les ressources de sa pleine participation.

Loin de l'explication par l'héroïsme militant, le politique s'enchâsse dans la trame de l'espace urbain et des interactions ordinaires. Dans cette perspective, nous avons cherché à rendre compte de phénomènes caractéristiques des mouvements de bascule d'un espace urbain possiblement politique. Trois exemples permettent d'explorer divers montages opérant ce passage de l'urbain au politique, et réciproquement : le mouvement des rollers, l'intervention d'artistes-activistes, et le débat public sur les affaires socio-urbaines.

Constitution d'un public autour d'une situation problématique : la randonnée en roller

Si, aujourd'hui, voir des gens patiner dans la rue n'apparaît plus comme quelque chose de singulier, cette présence ne s'est pas faite sans conflits. Pour s'y développer, l'activité a du conquérir son espace d'expression, le disputer en quelque sorte aux usages légitimes. L'une des manifestations qui a contribué à faire du roller un élément du paysage urbain est la randonnée du vendredi soir à Paris. Elle se positionne comme l'une des premières mises en scène collectives autour de cette activité récréative, dans un cadre privilégié, Paris. Si la randonnée n'est au départ qu'une simple balade confidentielle entre une bande de copains, elle est devenue le lieu de rencontre d'une multitude d'acteurs hétérogènes : patineurs

³⁸ Sonja Kellenberger travaille sur une forme originale de l'engagement politique contemporain, basé sur l'intervention d'artistes dans l'espace public, en particulier à Paris et à Londres dans les années 1990 ; Muriel Paupardin travaille sur le mouvement des rollers ; et Yann Renaud sur le rôle des associations de défense de quartier dans la constitution d'un espace de débat public sur les affaires socio-urbaines à Paris.

solitaires ou en groupe, encadrement par des « staffeurs »³⁹, policiers-patineurs, pratiquants occasionnels ou réguliers, etc. En s'engageant de cette manière dans l'espace public, la randonnée construit cette expérience de déambulation dans la ville. La mémoire collective urbaine, construite à travers les interactions de ce vivre ensemble, fonde progressivement la dynamique d'une expérience publique. Celle-ci apparaît lors des confrontations entre les deux protagonistes que sont la préfecture et les patineurs, car ce *rassemblement* suscite une gêne⁴⁰ : il s'exprime sur un espace habituellement réservé aux véhicules motorisés, la rue, et change de parcours toutes les semaines. Cette déambulation perturbe. La perception de ce caractère problématique naît du bouleversement du cours des choses. Il devient alors nécessaire, pour les pouvoirs publics, de traduire cette affection commune en des mesures et des dispositifs de régulation sociale⁴¹. Il s'agit d'en maîtriser les conditions de production, d'en ajuster les comportements. Or c'est dans cet interstice de l'embaras que les représentations s'affrontent, que les engagements des différents acteurs-patineurs s'instituent ; d'un côté, un discours sécuritaire qui induit moins de contraintes pour les pouvoirs publics en limitant les itinéraires, de l'autre, un répertoire d'arguments orienté vers l'obtention de biens considérés comme publics et axé sur le caractère de découverte de cet espace public. La situation problématique provoquée par la randonnée souligne les différentes échelles de l'interaction, cette multiplicité de scènes publiques reliées entre-elles. Les patineurs ou « riders » sont appelés à se constituer en un acteur collectif formel ; la poursuite de l'activité, dans des conditions identiques à celles connues, génère l'engagement des individus. Ainsi, c'est paradoxalement à travers une double épreuve, propre au processus de l'évènement, et aux exigences des acteurs publics, que les patineurs se constituent en un public⁴².

³⁹ Pari Roller a décidé d'officialiser le rôle primordial des « encadrateurs » réguliers et de constituer un groupe spécialement chargé, pendant toute la durée du trajet, de protéger la progression des patineurs. Ils sont appelés les *staffeurs*.

⁴⁰ « La nécessité de tenir la notion de rassemblement (*gathering*) qui désigne un ensemble d'occasions sociales plus large et sans présupposé d'appartenance se comprend dès lors qu'on s'intéresse aux activités situées, verbales ou non verbales, par lesquelles agents et usagers coopèrent concrètement. Quelle que soit l'appartenance de ces acteurs à un groupe, ce sont des participants pris dans des situations qui leur demandent d'interpréter un événement ou incident dans le cours d'action ». Cf. I. Joseph, « Ariane ou l'opportunité méthodique », *op. cit.*

⁴¹ Affection dans le sens d'affecter, toucher par une impression pénible, qui concerne les affects.

⁴² Nous nous référons ici à J. Dewey : « le public se constitue dans et par les activités qui sont destinées à identifier un intérêt de réglementation politique » (*op. cit.*, p. 34). Cette définition a le mérite de considérer un public en train de se constituer, et de coopérer dans un effort pour identifier un problème social qui l'affecte, en espérant influencer à terme sur les conditions qui contraignent sa liberté d'agir. Le public n'est donc pas visible d'un seul coup d'œil, ni d'emblée porteur d'une étiquette « identifiante ». La construction d'un public est aussi bien à l'œuvre pour les rollers, confrontés malgré eux, par la transformation des conditions de leur activité récréative (croissance du nombre), à la nécessité de considérer les réglementations de l'ordre public, que dans le cas des groupes de militants, dont chaque manifestation publique travaille les contours temporaires et mouvants.

L'invitation discrète à l'engagement à partir des propriétés ordinaires d'une gare : l'intervention d'artistes-activistes

La construction d'un public par des acteurs politiquement engagés (militants, intellectuels, activistes, etc.) peut également reposer sur une civilité incluse au creux de l'expérience urbaine. Ainsi, l'intervention d'artistes-activistes dans l'espace public permet de mettre l'accent sur des aspects plus incitatifs à la participation politique, qui se font néanmoins toujours en arrangement avec les interactions ordinaires et les dispositions spatiales propres à un lieu.

Lorsqu'un collectif d'artistes-activistes, « Gaz à tous les étages », cherche en 1996 à questionner les possibilités d'une politique alternative aux organisations politiques, suite au contexte relativement inédit ouvert par la grève de décembre 1995, il élabore un événement en prise sur le fonctionnement et les usages ordinaires de la gare. La distribution de tracts énigmatiques ou aux messages ambigus, la diffusion de montages sonores par des dispositifs déambulatoires individuels, et des performances collectives éphémères visent à susciter un trouble, une surprise, une interrogation, aptes à favoriser l'écoute et le dialogue.

« Gaz à tous les étages » défamiliarise l'univers ordinaire de la gare, mais aussi le répertoire de l'action militante, en construisant notamment une « ligne de lecture ». L'ensemble des participants s'aligne ici de façon espacée à travers le hall de la gare St. Lazare – détournant ainsi une ligne de manifestation de rue, d'ordinaire compacte et revendicative – pour lire en même temps et de façon cacophonique un texte ironisant sur la situation socio-politique. Ce collectif présente ainsi une occasion pour la participation qui n'est ni une injonction, ni une interpellation immédiate, mais une invitation discrète, respectant les engagements multiples dans lesquels le passant est pris par ailleurs, et lui laissant suffisamment d'espace pour qu'il puisse adopter une posture réflexive. Aux heures de pointe, la rangée ainsi formée est donc traversée par des passants pressés de prendre leur train, sans qu'ils soient tenus de prendre note de l'événement. D'autres, plus disponibles, s'engagent dans un parcours d'exploration pour identifier l'événement, en collectant des tracts ou en discutant avec les participants.

Cette performance politique, particulièrement attentive aux ressources des citoyens, puise directement sa capacité de communication dans les potentialités urbaines. Le respect de la réserve et des stratégies d'évitement, la composition avec la dispersion propre à une gare, se révèlent néanmoins propices à des échanges proprement politiques au sein d'interactions à publicité restreinte (discussions en aparté, par exemple, entre passants et distributeurs de

tract). Ceci conduit à mettre en évidence un point : loin d'être un ensemble d'actes de déclamations, de critique et de parole « sacrée », « l'activité politique par excellence qui consiste à rendre des comptes et à justifier une action ne se déploie dans aucun espace propre », mais intervient aussi bien avec « le parler ordinaire » qu'avec le poing levé, dans l'espace « inapproprié » où le discours politique « survient devant une audience qui vaque à ses occupations et qui a toujours autre chose (de mieux) à faire »⁴³.

Les aléas d'un espace de débat public sur les affaires socio-urbaines

Isaac Joseph nous a permis de penser l'engagement sous diverses modalités – comme le « concernement » par exemple⁴⁴ – mais aussi sa fragilité et sa réversibilité. Sur notre terrain d'enquête, il nous a invités à nous montrer attentifs aux processus pratiques d'émergence de l'engagement et aux moyens de sa perdurance. Bref, il nous a invités à interroger les liens concrets et les correspondances pratiques entre l'espace public urbain et l'espace public politique. Ainsi, l'affiche posée par une association de défense de quartier sur la palissade d'un chantier apparaît comme une invitation faite au citoyen à s'impliquer dans les affaires urbaines locales, une véritable « prise pour l'action », une incitation à l'engagement fondée sur le trouble suscité dans l'expérience quotidienne que l'habitant a de sa rue. Mais c'est aussi pour l'association un moyen de constituer le quartier en espace et enjeu de débat public, sur des opérations publiques d'urbanisme contestées, en entretenant chez les habitants un niveau minimal d'information et de soutien passif.

Vu sous l'angle des « petits engagements », l'implication dans la sphère publique est en effet fragile, facilement altérable. L'implication du « néophyte » comporte la possibilité d'un décalage par rapport aux conventions de l'action et de la prise de parole dans un espace de débat public qui, dès lors, peut toujours redevenir une situation inter-personnelle. C'est bien pour parer cette toujours possible *im*-pertinence du citoyen que l'organisation de réunions publiques de concertation autour d'une opération d'aménagement urbain s'appuie sur un agencement matériel et cognitif qui, en même temps qu'il circonscrit la place physique du débat, la qualifie comme espace de discussion publique. La configuration du mobilier signale le lieu de l'autorité, la circulation du microphone règle la distribution de la parole, la projection ou l'affichage de plans et d'éléments du programme accordent les participants sur la chose à discuter et mettent à leur égale disposition des ressources informationnelles. En

⁴³ I. Joseph, « L'univers des rencontres et la vulnérabilité des engagements », *op. cit.*.

⁴⁴ I. Joseph, « Les vocabulaires de l'engagement », in J. Ion et M. Peroni (éds.), *Engagement public et exposition de la personne*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 1997.

réponse à cet agencement, ceux-ci soumettent leur comportement et leur parole à des règles de convenance appropriées à la situation d'espace de débat public ainsi instaurée.

Aussi, lorsqu'un intervenant focalise les échanges sur ses seuls intérêts personnels, lésés par un point particulier du projet discuté, un flottement, voire un malaise, s'installent dans l'assistance. L'exposé d'un problème personnel, l'interpellation nominative à ce sujet d'un élu ou d'un responsable associatif, ou la référence à des aspects de sa vie privée, dérogent à la convention, quand ils ne sont pas subordonnés à la défense du bien commun. L'inconvenant peut être excusé, mais, que cela dure ou qu'il insiste, et il s'expose à la réprobation des plus accoutumés de l'assemblée. Ce qu'il s'agit alors de sauvegarder de ce débordement hors du lit de la discussion propre à l'espace public politique, ce sont bien les conditions mêmes de possibilité d'une dispute et d'une confrontation d'arguments différents dans un langage néanmoins commun et partageable.

Fruit de la co-production de ses acteurs, la constitution d'un espace public politique n'est pas plus l'horizon démocratique obligé de l'expérience urbaine que son prolongement irrévocable. Elle est en fait une construction fragile qui requiert leur adhésion permanente afin que se maintiennent, dans la controverse, la partageabilité du propos tenu et le souci du bien commun. La sociologie d'Isaac Joseph nous convie à voir dans cette *im*-pertinence, plutôt qu'une défaillance, une réserve du citoyen invité à devenir citoyen. A la fois offense et non-ajustement à la convention de l'intérêt général implicitement partagée par les habitués, elle l'interroge en tant que tel. Ce faisant, il manifeste et fait valoir, dans la salle comme dans la rue, son « droit de visite » tout en se soumettant au « droit de regard » requis de tous⁴⁵. L'inadapté est alors aussi le garant de la démocratie dans la mesure où il cultive la possibilité de porter un regard décalé sur ce qui semble couler de source.

⁴⁵ « On sait que cette définition (de l'espace public kantien ou habermassien, nldr) conjugue les propriétés d'un espace public de circulation régi par un « *droit de visite* » – l'hospitalité universelle, au contraire du droit d'accueil chez soi, ne garantissant que le simple passage sur le territoire d'autrui – et les propriétés d'un espace de communication régi par droit de regard qui demande que toute action puisse satisfaire aux exigences d'une « parole » publique, c'est-à-dire de se soumettre aux protocoles de l'aveu et aux procédures de la justification ». Cf. I. Joseph, « L'espace public comme lieu de l'action », *Annales de la recherche urbaine*, n°57-58, 1993.

Conclusion.

À propos de la réception des travaux de Goffman en France au milieu des années 1980, Isaac Joseph écrit : « Je crois que notre intérêt est de faire que cent hésitations s'épanouissent et que l'analyse soit interminable »⁴⁶. À sa façon, notre texte constitue une réponse à cette invitation.

Isaac Joseph nous rappelait chaque année qu'il n'avait pas réalisé de thèse, au sens où nous l'entendons, comme pour nous engager à dédramatiser cet examen d'entrée dans le monde de la recherche, trop marqué à son goût par la figure de l'intellectuel en introspection. Homme de la ville avant tout, ce sont d'autres figures qu'il incarnait dans ses rapports avec nous. Celle de l'étranger de Simmel, bien sûr, à la fois présent mais toujours à distance, indispensable « analyseur du lien social ordinaire, comme le premier personnage conceptuel de l'univers de tout un chacun »⁴⁷. Celle d'un flâneur avisé, aussi, circulant librement au gré de sa curiosité et toujours réceptif au surgissement de l'inattendu. Celle du citadin, enfin, acteur de la ville et témoin attentif du renouvellement de ses formes.

Ce rapport au monde rencontre celui des pragmatistes pour qui, dans un monde plein de sens, penser consiste à savoir s'orienter dans une multiplicité de significations. Dans le *Passant Considérable* déjà, la confrontation de l'insomniaque et du somnambule ouvre une réflexion sur la déambulation et l'organisation de l'attention. Ces traits ne sont pas pour surprendre chez un homme soucieux de penser la dispersion et le trouble dans l'espace public. C'est encore à la figure de l'étranger, présent de plein droit dans cet espace, mais sans place attribuée, qu'il revient d'en révéler les propriétés et les marges. De là, l'intérêt d'Isaac Joseph pour les espaces intermédiaires, hybrides, lieux de rencontres et de frottements, de contacts et d'échanges. De là encore, son attachement à des acteurs en mouvement jouant de la multiplicité de leurs engagements et de leurs affiliations.

L'article, qu'il privilégiait comme forme d'écriture, répond bien à cette exigence de circulation et d'ouverture. Ainsi disséminée, son œuvre s'inscrit sur différentes scènes où elle rencontre d'autres explorateurs. La variété des débats suscités et la diversité des vocabulaires minutieux qu'il s'était forgés, nous étaient données à saisir au cours de ses séminaires dans leur complexité, toujours resitués dans leur contexte intellectuel. Les leçons de l'École de

⁴⁶ I. Joseph, « Erving Goffman et le problème des convictions », in E. Goffman, *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Editions de Minuit, 1999, p. 14.

⁴⁷ Cf. « La notion de public : Simmel, l'écologie urbaine et Goffman », *op. cit.*

Chicago ne s'identifie ni à celles de la microsociologie, ni à celles du pragmatisme ; la figure du passant ne recouvre pas celle du machiniste-receveur ; la gare n'est pas le métro.

Au-delà d'une méthode, Isaac Joseph propose une appréhension délicate, précise, inépuisable de la vie sociale ordinaire. Elle se nourrit de relations entre des mondes, des problématiques et des auteurs, et s'entoure de figures, de métaphores et de vocabulaires. Ainsi nous engage-t-il à déployer, d'un même mouvement, une conceptualisation exigeante et une saisie fine de l'empirie. Cette démarche offre tout à la fois les clefs et les pistes d'une recherche ambitieuse. Dans cette perspective, les plis et les cheminements de son œuvre sont alors à explorer comme une ressource partagée.